

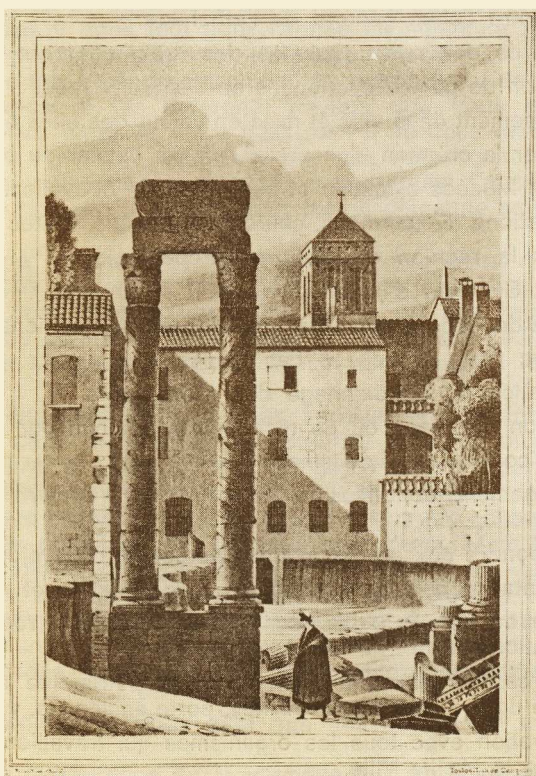
# BULLETIN DES AMIS DU VIEIL ARLES

POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE  
18 RUE DIDEROT — BP 30 — 13633 ARLES TEL 96.41.36

Première série — N° 11

Prix 3 F

Bulletin trimestriel - Décembre 1973



LE THÉÂTRE ROMAIN D'ARLES AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

# Programme

Nous reprendrons le programme publié par M. H. Dauphin, dans le bulletin n° 1 de la Société des Amis du Vieil Arles.

- 1 — Publication d'un bulletin.
- 2 — Démarches et campagnes pour le classement de monuments non encore classés.
- 3 — Démarches et campagnes pour l'achat d'immeubles ou vestiges intéressants.
- 4 — Démarches et campagnes pour l'exhumation de monuments enfouis.
- 5 — Démarches et campagnes pour le dégagement de monuments de certaines constructions parasites.
- 6 — Démarches et campagnes pour la restauration des monuments.
- 7 — Démarches et campagnes pour la réparation des monuments.
- 8 — Commission des fouilles au service du Conservateur des Musées.
- 9 — Lutte contre l'abus général de l'affichage.
- 10 — Sauvegarde des noms typiques des rues, quartiers, boulevards...
- 11 -- Publication de guides catalogues de chaque musée.
- 12 — Embellissement de la ville et mise en valeur des sites et monuments.
- 13 — Demander la création d'un prix d'Arles à l'instar du prix de Rome.
- 14 — Aide aux musées existants et aux créations nouvelles.
- 15 — Organisations d'excursions, cours, conférences, visites commentées.
- 16 — Faciliter la réunion de congrès archéologiques.
- 17 — Aide au Syndicat d'Initiative.
- 18 — Sauvegarde des monuments non classés et de biens particuliers.
- 19 — Concours pour les jeunes des écoles.
- 20 — Amélioration du gardiennage des monuments.
- 21 — Restitution d'œuvres ou de monuments détenus par ailleurs.
- 22 — Mesure contre le vandalisme.
- 23 — Encouragement du folklore arlésien.

**Pour répondre aux préoccupations actuelles, nous ajouterons :**

- 24 — Documentation des constructeurs, propriétaires et entrepreneurs
- 25 — Publicité au bénéfice des réalisations réussies : -restaurations et améliorations.
- 26 — Inventaires des éléments constituant le patrimoine artistique secondaire de la ville d'Arles ; niches, porte anciennes, vieux hôtels.
- 27 — Collaboration avec tous les organismes qui travaillent à la sauvegarde de la vieille ville.

En bref **INFORMER - ENCOURAGER - COLLABORER**  
**pour**  
**DÉGAGER - PROTÉGER - RESTAURER**  
le patrimoine historique et esthétique arlésien

# SOMMAIRE

Éditorial	page 1
Restauration de l'église Saint-Blaise	page 2
Un modèle de culture gréco-latine	page 3
Petites notes sur nos grandes familles (suite et fin)	page 5
Contes du Pays d'Arles Les oranges du petit	page 9
Charité et générosité arlésiennes (suite et fin)	page 11
Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence	page 16
Sommaire des bulletins de l'année 1973	page 24

# Éditorial

Chers amis,

J'allais dire « chers parents », car c'est bien une parenté de cœur et d'esprit et une amitié sincère qui nous lient à vous, les abonnés de ce bulletin, nous les membres du bureau qui nous chargeons, en votre nom, des tâches que notre association s'est assignée.

Entre parents, entre amis, n'est-ce pas, on se doit d'user du plus pur des moyens de discussion, la franchise. Et bien, oyez Arlésiens, amoureux de votre vieille et illustre cité dont les restes glorieux vous tiennent tant à cœur, et que vous entendez défendre contre la ruine du temps ou l'oubli des hommes, vous avez failli porter votre enfant en terre, je veux dire voir sombrer, une nouvelle fois, les « Amis du Vieil Arles ».

Crise morale ? Non pas. Crise financière ? Oui. Malgré tous nos rappels, au 15 novembre plus de trois cents abonnés n'avaient pas renouvelé leur cotisation 1973.

Imaginez notre émoi quand l'on sait que chaque tirage du bulletin se monte à plus de deux mille francs et que, par conséquent, pour huit cents numéros il nous faut pour l'année au minimum huit cents abonnements, alors qu'il nous n'en était rentré que cinq cents. Ajoutez à cela tous les frais qu'entraînent la distribution de ce bulletin, la correspondance et les différents travaux que nous avons entrepris, et vous pourrez juger de notre désarroi ! Il ne nous restait donc que le Rhône ou le hara-kiri... À moins que ces défections ne vissent que d'une banale négligence..., et nous avons choisi l'encaisseur, avec la perte – bien normale d'ailleurs (tout travail demande salaire) – que cela entraîne.

Eh bien à ce jour près de deux cents abonnements ont été récupérés et nous reprenons courage ; mais encore une fois, une telle négligence peut nous priver d'une partie de ces recettes qui nous permettent de continuer notre tâche et notamment l'édition du bulletin qui, nous le savons par de nombreux témoignages, reçoit tout votre agrément.

Aussi bien, Amis du Vieil Arles, secouez vos escarcelles, plongez-y la main en cette fin d'année et acquittez vous au plus vite de votre cotisation 1974. Et puis, un mot sur son montant : parmi vous, il y a beaucoup d'humbles citoyens pour qui dix francs représentent quand même quelque chose et ceux-là, nous voulons les conserver avec nous, sans plus les pénaliser, car ils nous sont chers. Mais tous les autres, et ils sont nombreux, ne pourraient-ils pas oublier ce « tarif officiel », et ne penser qu'au but poursuivi ensemble et y « mettre le prix », chacun selon ses moyens ? Certes, déjà beaucoup d'entre vous honorent leur cotisation d'un supplément et nous les en remercions bien vivement. Nous souhaitons seulement que cette généreuse attitude s'étende et s'intensifie.

Pour terminer, je vous dirai que nos activités n'ont pas faibli en 1973 : — après la restauration de la chapelle de l'Agenuillade, nous venons d'entreprendre celle de l'église Saint-Blaise dont nous vous parlons par ailleurs ;

- quatorze des statuettes et leurs niches sur les quarante-quatre dénombrées dans la vieille ville (quartier de la Roquette principalement) ont été restaurées.
- la belle grille de l'hôtel de Luppé a été repeinte (la porte en bois est en cours de traitement).
- le théâtre antique dont les abords étaient un véritable dépotoir a été nettoyé.
- les calades du terre-plein entourant le pont Van Gogh ont été remises en place à la demande du Syndicat d'Initiative qui s'était chargé de la peinture de ce pont.
- notre association a participé également aux travaux de débroussaillage de l'aqueduc de Barbegal, dans la vallée des Arcs, en collaboration avec l'Association de défense des sites et de l'environnement de Fontvieille.

Tous ces travaux ont été effectués, comme par le passé, par la section des jeunes de notre association. Nous ne saurions trop les féliciter et les remercier, en votre nom à tous, car nous savons combien notre civilisation offre de tentations aux jeunes pour des occupations plus attrayantes et plus flatteuses que celles qui consistent à charrier de la terre, des décombres et parfois des immondices.

Sachez enfin, chers amis, que notre assemblée générale aura lieu le lundi 14 janvier 1974 à dix-huit heures, salle de l'ancienne poste. Venez nombreux, nous avons tellement besoin de votre soutien et de vos encouragements. À l'avance merci.

Le président :  
**J. LANDRIOT**

## **Restauration de l'église Saint-Blaise**

Dans un précédent numéro de notre bulletin, nous vous avons fait part des démarches entreprises auprès de la municipalité pour obtenir l'autorisation de restaurer l'église Saint-Blaise.

Ces démarches ont réussi et nous remercions bien vivement nos édiles de nous avoir confié cette tâche. Aussi les travaux ont-ils déjà commencé. Comme à l'Agenuillade, chaque samedi les membres assidus de la section des jeunes des A.V.A. se dépensent sans compter sous la direction de messieurs Garagnon, Bailly et Venture.

Il y a des tonnes de terre à évacuer, provenant des fouilles entreprises par Monsieur Rouquette dans la partie la plus ancienne de ce beau monument. La porte devra être grattée et repeinte. Le dallage intérieur sera remis au jour. Il reste également des matériaux divers et d'énormes caisses, qui encombrant une partie de l'église, à enlever. À l'extérieur, les abords de cet édifice devront être refaits pour faciliter l'écoulement des eaux de pluies qui jusqu'à ce jour envahissaient périodiquement les lieux. Et puis surtout, un gros travail nous attend pour arracher les nombreuses plantes qui prolifèrent entre les pierres des murs et du toit.

Comme à l'Agenuillade, nous solliciterons l'aide et les conseils si précieux pour une telle entreprise de monsieur l'architecte des Monuments historiques et de monsieur le conservateur des musées.

Mais d'ores et déjà nous faisons appel aux bonnes volontés pour venir nous aider tous les samedis à partir de 14 heures.

Merci à l'avance à ceux qui voudront bien se joindre à nous.

**Le bureau**

# Un modèle de culture gréco-latine

## La carrière du rhéteur arlésien FAVORINUS à l'époque de l'Empire

Favorinus, qui vivait au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, était un intellectuel arlésien, notabilité locale sans conteste et « citoyen romain » en titre, bien que sa famille fut gauloise d'origine ; ajoutons, pour être complet, que sa tournure d'esprit comme sa formation universitaire l'orientaient davantage vers les traditions du monde grec que vers la culture proprement latine : lui-même se définissait comme un Gaulois exprimant ses pensées dans la langue d'Homère, de Sophocle et d'Euripide.

Faut-il s'en étonner, si l'on sait que ses premières études furent faites sur place, dans la colonie arlésienne ? Or, depuis toujours la tradition bilingue, alimentée par l'apport des vétérans légionnaires comme par celui des marchands de la Massalia grecque toute proche, s'était solidement maintenue. Dans de telles conditions, Favorinus ne pouvait être un cas d'espèce.

Son premier cycle terminé, le jeune homme était parti à la découverte de la patrie de son cœur, la Grèce, où il eut la chance exceptionnelle de gagner l'estime et l'amitié d'hommes aussi réputés que DION CHRYSOSTOME et surtout PLUTARQUE ! C'est un peu grâce à eux qu'il put ensuite gagner la Ville Éternelle sans faire figure de petit intellectuel de province, et que très vite il eut accès aux milieux lettrés et influents de la capitale. Heureuse époque de la « Pax Romana » où les empereurs eux-mêmes trouvaient le temps d'encourager, sinon de pratiquer, les belles lettres ! Et même, notre Arlésien entra si bien dans les bonnes grâces de l'empereur Hadrien (1) qu'il fit partie de ce cénacle d'artistes, d'érudits, de philosophes, de savants et d'astrologues dont ce prince aimait à s'entourer. FAVORINUS avait une conversation des plus agréables (on dit qu'il cultivait le paradoxe avec un art redoutable, mieux que personne), il savait délasser le maître de l'Empire de ses trop nombreux soucis. Aussi, s'était-il établi entre les deux hommes qu'un amour de l'hellénisme rapprochait instinctivement, une sorte d'intimité bienveillante..., qui ne pouvait manquer d'exciter les jaloux et les envieux de la cour. De sorte que, bien des années après, Favorinus pouvait se féliciter, non sans humour, d'avoir risqué davantage de perdre la faveur d'un empereur, que de perdre sa propre vie, sort, hélas très fréquent chez les favoris tombés en disgrâce !

Cependant, ses compatriotes arlésiens avaient suivi avec fierté les étapes d'une telle réussite : aussi, lorsque vint le temps de la disgrâce (c'est dans le malheur que l'on voit ses véritables amis) n'eurent-ils aucune hésitation à lui rouvrir toutes grandes les portes de la cité natale : FAVORINUS, reçut d'un vœu unanime le titre de flamme.

Bel exemple de fidélité que l'on aimerait pouvoir enregistrer plus souvent, si grande est l'ingratitude des hommes à l'égard des puissants de la veille !

Mais, une politesse en appelle une autre : c'est pourquoi le grand homme, sortant quelque peu des sentiers de la sagesse philosophique,

devait publier une apologie des gladiateurs... coup de chapeau discret mais habile, à l'égard de l'école de gladiateurs arlésienne et des spectacles de combat organisés non seulement dans l'amphithéâtre local (2) mais encore dans les villes voisines.

FAVORINUS n'était pas un ingrat.

Quoiqu'il eut perdu la faveur suprême, le rhéteur arlésien devait pourtant achever sa longue vie, et sa longue carrière, dans cette « mégalopolis », la Rome impériale, dont il ne pouvait se détacher... il vécut assez longtemps pour assister à l'ascension d'Antonin dit le Pieux, autre fleuron de cette Gaule romanisée, si riche en hommes : il venait de Nîmes, autre colonie militaire.

Fidèle jusqu'au bout à sa « patrie » hellénique, Favorinus a légué sa fortune, considérable paraît-il, à son disciple et ami Hérode Atticus (3) – celui-là même dont le théâtre restauré, au pied de l'Acropole, sert de cadre aux manifestations d'art dramatique, de l'Athènes contemporaine.

Ainsi a été réalisé à dix-huit siècles de distance, le vœu d'un homme de lettres arlésien : la culture grecque est toujours goûtée et admirée !

Puisse notre cité d'Arles, en hommage à Favorinus, connaître elle aussi, dans le cadre prestigieux de son théâtre antique, un véritable festival de théâtre grec comique aussi bien que tragique.

**G. GROSSI**

Président des Amitiés  
helléniques de Perpignan

---

(1) Successeur de Trajan, a régné de 117 à 138 ap. J.-C.

(2) Les arènes

(3) Hérode Atticus : rhéteur du II<sup>e</sup> siècle, né à Marathon ; très riche, il fit don à ses compatriotes athéniens d'un théâtre qui porte son nom.

# Petites notes sur nos grandes familles

(SUITE ET FIN)

Les marquis de Fos étaient restés en Arles comme la souche solide et bien enracinée de cette féconde et vaillante race. Seigneurs du Bourg Vieux de la Roquette, ils avaient une telle part à la vie de la cité que pour tout dire d'eux, il faudrait écrire toute l'histoire de notre ville.

Au Moyen Âge, ils habitaient une maison fortifiée de la Roquette. Était-ce, comme le dit le baron du Roure, le curieux et si ancien hôtel que nous avons connu jadis dans la rue Tour du Fabre et que la construction de la Banque de France a, regrettablement, fait disparaître ? Nous croyons plus volontiers qu'à cette époque déjà, ils occupaient sur ce qui est aujourd'hui la place Antonelle et le début de la rue Gambetta, une sorte de château dont on voit encore, dans la maison de madame Calment, une haute tour portant en frise des porcelets sculptés dans la pierre. Il y avait là une chapelle dédiée à Saint-Maurice où les malheureux, poursuivis par la justice ou par leurs ennemis trouvaient un refuge inviolable. Plus tard, quand les condamnés, avant d'être décapités sur la place du Septier (place du Forum) ou pendus aux Petites Fourches (collier de Fourchon) ou aux Grandes (Mas des Fourches, route de Crau), faisaient amende honorable par les rues de la ville avec leur lugubre cortège de Pénitents noirs, cagoule baissée, cierge jaune à la main et le bourreau vêtu de rouge, un espoir de salut leur était encore donné car le droit de grâce des seigneurs de la Roquette survécut longtemps à tous les privilèges féodaux. Quand la tragique procession, chantant les litanies des saints et les psaumes de la pénitence, s'arrêtait un instant devant la chapelle des Porcelet, si les malheureux pouvaient saisir la grille du vitrail, ils avaient la vie sauve.

Mais ce que les Porcelet obtenaient pour les autres, il ne leur était pas permis d'en profiter... et le 16 août 1384, Antoine qui, avec la plus grande partie de la noblesse arlésienne s'était révolté contre l'autorité des consuls, eut la tête tranchée sur la place du Septier. L'infortuné seigneur fut probablement inhumé à l'église Saint-Honorat dans la chapelle de Notre-Dame où paraît être la plus ancienne sépulture de son illustre famille. Le petit oratoire que nous connaissons tous, à gauche dans l'allée des Alyscamps, ne servit en effet de tombeau que pendant la peste alors qu'il était défendu de porter les corps dans les églises. Non loin de là, une dame des Porcelet avait fondé en 1156 une autre chapelle sous le vocable de Notre Dame de Bellis sans doute pour implorer la protection de la mère de Dieu sur les chevaliers qui guerroyaient en Terre Sainte. Cette chapelle, au bord du grand chemin de Crau, fut bientôt détruite par les incessantes chevauchées des bandes armées qui ravageaient le terroir. Sur ces ruines on construisit plus tard l'église et la léproserie de Saint-Lazare dont les vestiges encore très reconnaissables, tout près du Pont de Crau, appartiennent de nos jours à la famille Para-Fantotti.



Peut-être est-ce la même pieuse dame qui, vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, fit élever au sud-est de la ville la vaste et belle église de Saint-Blaise où les reliques de Saint-Césaire étaient conservées dans un tombeau de marbre blanc, derrière l'autel majeur et qui, pendant tant d'années, vit parmi les Bénédictines du Grand Couvent les filles des plus illustres familles de France. Ouverte à tous les vents nous l'avons vue servir de remise aux corbillards. Quant au Grand Couvent peut-être le plus ancien monastère de femmes que l'on connaisse en Occident, un nom le rappelle à peine au coin d'une rue où s'ouvre encore sa porte principale.

Abandonnant l'antique abbaye qu'au VI<sup>e</sup> siècle, Saint-Césaire avait fondée aux Alyscamps, les religieuses s'étaient retirées à l'abri des puissantes tours qui protégeaient la ville au sud-est car leur monastère avait trop souvent subi les dévastations et les destructions même des invasions normandes et sarrasines. Il ne resta pourtant jamais longtemps détruit. Les Bernardines, puis les Capucins, vinrent successivement s'y établir et quand ces derniers s'installèrent à Rochefleur, les Minimes qui depuis 1595 cherchaient de Trinquetaille au prieuré de la Madeleine un asile enfin stable, durent à la générosité de Gabrielle de Porcelet la construction, en 1623, du beau couvent qui s'adosse à la vénérable église Saint-Honorat et qu'habite aujourd'hui la famille Dauphin-Thomas.

Les pieuses libéralités ne suffisaient pas à cette race chevaleresque dont les vertus guerrières s'égalaient à la foi la plus solide. Et si les Porcelet versaient leur sang dans les plus glorieux combats ils savaient aussi porter courageusement leur croix de chaque jour dans le silence anonyme des cloîtres..., et les vocations étaient nombreuses dans cette maison qui compte deux évêques, à Digne en 1280 et à Toul en 1608, plusieurs bénédictins des couvents de Provence et de Lorraine, un célèbre jésuite, des chanoines d'Arles et de Tarascon, seize chevaliers de Malte dont Jean qui repose à l'église Saint-Jean du Grand Prieuré et Bertrand qui, en 1327, fut enterré à Trinquetaille dans le cimetière de la commanderie de Saint-Thomas, la première que les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem aient fondée en Europe (route de Saint-Gilles, naguère vigne de monsieur Cartellier).

Pourtant malgré les antiques traditions chrétiennes de leur famille, les Porcelet de Beaucaire se laissèrent quelque temps séduire par les nouvelles doctrines de Calvin qui se répandaient au XVI<sup>e</sup> siècle dans le Dauphiné et le Languedoc et mirent leur épée au service des Religionnaires, tandis que leurs cousins d'Arles occupaient un rang distingué dans l'armée catholique. Il n'était pas rare, à cette malheureuse époque, de voir des proches parents, parfois même des frères, s'affronter dans les deux camps.

La paix convenait mal à ces caractères audacieux, mais la paix était rare alors. En 1536 quand Charles Quint menaçait notre ville, on avait vu les Arlésiennes elles-mêmes animées par madame de Porcelet réparer hâtivement les brèches de nos vieux remparts et Robert, son mari, conduire les gentilshommes du pays au secours de Marseille assiégée.

Aux Impériaux de Charles-Quint vaincus par la résistance provençale, avaient succédé les cruelles bandes huguenotes, puis les confuses guerres de la Ligue et encore les Espagnols qui, en 1635, menaçaient nos côtes. Ils tenaient déjà fortement au large de Cannes les Îles de Lérins et pour les déloger, les chefs militaires français n'arrivaient pas à s'entendre. L'archevêque de Bordeaux, d'Escoublau de Sourdis, commandait sur mer mais comme gouverneur de Provence, le maréchal de Vitry prétendait diriger les opérations. Enfin, après deux ans de vaines discussions, les régiments d'Arles et de Tarascon furent chargés de reprendre les îles et le seigneur des Porcelet y fut tué, tandis qu'un autre Arlésien, le vieux marquis de la Tour, se couvrait de gloire malgré ses soixante-dix ans passés.

Vers le même temps, c'est-à-dire aux environs de 1640, mourut en Arles Antoine des Porcelet qui fut inhumé à l'église des Augustins (Saint-Césaire) dans la chapelle Sainte-Agathe, où rien cependant ne fait remarquer sa tombe. Nous ne saurions dire s'il avait habité l'antique demeure de la rue Royale dont nous avons déjà parlé où l'agréable maison de la rue Croix-Rouge (jadis rue Monsieur de Fos) avec sa gracieuse volute à pendentif si tristement méconnaissable aujourd'hui... Qu'est devenu le goût français ? Où s'en est allé le charme de nos vieilles rues ?

Au XV<sup>e</sup> siècle entre l'église Saint-Laurent (cinéma le Capitole) et l'hôtel d'Eyguières sur le quai du Rhône, les Porcelet avaient aussi une maison qui, après eux, fut habitée par le riche armateur Balbi. C'est aujourd'hui le couvent des religieuses Augustines qui pendant si longtemps se sont dévouées dans notre hôpital et dont l'histoire éminemment arlésienne mériterait d'être mieux connue.

Quand, en 1789, la grande tempête révolutionnaire déracina les institutions les plus antiques et secoua si dangereusement les traditions séculaires qui avaient fait la grandeur de la France, depuis longtemps déjà les Porcelet avaient perdu et leurs privilèges féodaux et leurs immenses terres. L'une après l'autre, les branches dispersées de leur famille s'éteignirent et dans Arles rien ne resta des seigneurs qui, pendant huit siècles, avaient fait l'honneur de notre ville.

À peine aujourd'hui quelques domaines ruraux portent-ils encore leur nom : Porcelette au Plan du Bourg, en Crau, dans la plaine de Beaucaire et peut-être ailleurs... Que reste-t-il de tant de puissance ?... Un tombeau délaissé aux Alyscamps... une vieille tour soigneusement préservée mais inconnue dans la maison Calment, un écusson gravé dans la pierre et heureusement recueilli par Monsieur Émile Fassin lors du percement de la rue Gambetta... encore une belle porte immolée au dieu de l'urbanisme... un nom incompris sur une banale plaque de rue.

Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, la branche des seigneurs d'Ubaye et de Maillane s'était établie à Beaucaire où leur nom paraît souvent parmi les consuls de cette ville. Au XIX<sup>e</sup> siècle, de cruels revers de fortune enlevèrent peu à peu toute notoriété à la plus ancienne et la plus illustre de nos familles provençale ; mais « honneur passe richesse » et le dernier des

Porcelet avait précieusement conservé l'incomparable trésor de ses archives.

Vers 1920, sans héritier et ne voulant pas qu'après lui elles ne se dispersent, il vint les offrir à notre ville. Mais, comme jadis pour la bibliothèque de monsieur Piquet de Méjanes — autre famille arlésienne dont la maison abrite aujourd'hui la Société Générale — nos administrateurs ne comprirent pas la valeur de ce don que Paul Marietton, ce grand ami du félibrige, s'empressa de recueillir. C'est par lui qu'elles sont aujourd'hui au Musée Calvet et à l'Hôtel du Roure d'Avignon. Un fonds important est aussi à la bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras.

Ces inestimables dépôts devraient tenter bien des chartistes car les authentiques documents qu'ils renferment, en particulier sur les premières croisades, nous feraient mieux connaître la part et l'influence que toute la noblesse arlésienne et provençale a prise dans cette grande épopée du Moyen Âge. Mais à notre époque, où les valeurs industrielles remplacent si souvent les valeurs humaines, trop rares sont ceux qui gardent le respect du passé.

À Beaucaire, pas une plaque de rue, pas une place, ne rappellent les Porcelet, marquis de Maillane ; seuls, deux blasons dans deux petits escaliers intérieurs signalent aux curieux, 11, rue de la République et rue Camille Desmoulins, la maison où cette puissante famille subsista jusqu'au début de ce siècle et que je n'aurais pas trouvés sans l'obligeante érudition de MM. Roche et Lombard.

Nous voulons bien que des noms de gloire, souvent plus ou moins éphémères et contestables fleurissent au coin de nouvelles rues, mais pourquoi n'évoquerait-on pas au cœur de nos vieilles cités le souvenir de ceux qui, au cours des siècles, illustrèrent leur histoire.

**A. VAILHEN REMACLE**

---

**L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE  
DES AMIS DU VIEIL ARLES AURA LIEU  
LE LUNDI 14 JANVIER 1974 À 18 HEURES  
SALLE ANCIENNE POSTE.  
NOUS COMPTONS SUR VOTRE PRÉSENCE - MERCI**

---

## Les oranges du petit

En ce jour de Noël, l'église de la Major resplendissait. Les cloches carillonnaient l'air « Joie sur la terre et gloire aux cieux ». Les enfants de cœur avaient un air de fête et là-haut, dans la tribune du grand orgue, les voix limpides disaient : « Un enfant divin nous est né. »

Lisquet était au fond, au milieu des gens qui ne viennent à la messe que dans les grandes circonstances. Comme c'était Noël, il avait cédé aux injonctions de sa femme. Il était là, debout, un peu étourdi par la lumière éblouissante, la musique, l'encens, les chasubles de drap d'or et les aubes brodées.

Lisquet était prof d'anglais au collège d'Arles. Il devait avoir la cinquantaine. Il exerçait depuis fort longtemps dans ce vénérable collège et, à n'en pas douter, il resterait jusqu'à la retraite.

Lisquet évoquait ses souvenirs. Il se rappelait sa jeunesse, son premier poste à Lunel au milieu des vignes, ses fouilles au Mont Paon, près de Fontvieille ou à la Montagne des Cordes. Car il y avait belle lurette que Lisquet ne s'intéressait plus à l'anglais mais aux vieilles pierres. Dès qu'un élève lui signalait quelques tessons de poterie, il accourait sur son vieux vélo, fouillait le sol minutieusement et en ressortait couvert de boue.

Il était là, perdu dans ses pensées, quand il vit entrer son ami Roncard, professeur de lettres, dont le collier de barbe noire imposait le silence et le respect aux galopins du collège. Roncard faisait de grands gestes, il était dans tous ses états : ce n'était pas dans ses habitudes. Intrigué, Lisquet s'approcha vivement.

— Ne sais-tu pas la nouvelle ? demanda Roncard.

Lisquet répondit qu'il n'était pas au courant.

Un cargo espagnol qui transportait des oranges venait de s'échouer sur la plage des Saintes-Maries près du phare de la Gachole. La plage était jonchée d'oranges. Il y en avait, paraît-il, autant que de moustiques à Arles lors des journées caniculaires de l'été.

Des oranges, Bonne Mère ! Nous étions en 1942 et les oranges en cette période de disette, étaient aussi rares que le beurre. Depuis l'année dernière, on ne mangeait à Arles que des navets.

Justement, son fils, un bambin de sept ans, lui réclamait depuis quelques jours des oranges avec insistance. C'était là une aubaine inespérée. Vite il appela sa femme qui était en prières près de Saint-Georges, patron des gardians et il la mit rapidement au courant. Bien qu'elle fût très pieuse, elle résolut de partir sur le champ, pour faire plaisir au petit, évidemment. Ils passèrent chez eux prendre leurs

vieux vélos de la Manufacture de Saint-Étienne et, accompagné du fidèle Roncard, prirent la route des Saintes-Maries. Roncard, toujours prévoyant, avait emporté cinq ou six sacs.

L'aller fut très rapide. Il soufflait ce jour-là un grand mistral et le ciel était aussi bleu que le manteau de la Sainte Vierge dans la chapelle Notre-Dame. C'est à peine s'ils virent les vignes sous les eaux, quelques rizières et puis la sansouire de la basse Camargue. Une heure après, ils étaient aux Saintes.

Ils filèrent directement vers la digue à la mer et aperçurent le bateau, un vieux rafiôt tout rouillé en partie échoué près de quelques barques de pêche. Hélas les Saintois étaient passés avant eux. Après bien des recherches, Roncard finit par découvrir quatre oranges derrière un tamaris battu par les vents. Bien déçus, ils se partagèrent les fruits et prirent le chemin du retour. Lisquet, philosophe, pensa que le petit aurait quand même ses oranges.

Roncard s'arrêta au Pont de Gau pour voir son ami Quique, le gardian. Lisquet et sa femme continuèrent.

Le mistral avait faibli et le temps allait changer. Des nuages s'avançaient vers eux et du côté de l'étang du Fangassier, ils aperçurent un vol de canards au ras de l'eau.

Le jour finissait lorsqu'ils arrivèrent aux portes d'Arles au mas de la Cappe. Quelle ne fut pas leur stupéfaction de voir, à une centaine de mètres, des Allemands contrôler la circulation et fouiller les sacs des personnes contrôlées. Ils devaient apprendre par la suite que les Allemands avaient installé des barrages aux quatre coins de la ville, des tracts subversifs ayant été distribués en ville.

Lisquet fut pris de panique à l'idée de voir les Allemands le questionner sur ces fruits rarissimes. Il faudrait expliquer, discuter, parler. Et puis l'autre soir il avait écouté la BBC et Radio Sottens. Peut-être les Allemands étaient-ils au courant ?

Les femmes heureusement sont là pour sortir les hommes des situations pénibles dans lesquelles ils se trouvent.

— « J'ai une idée », dit-elle. « Attends-moi ».

Elle disparut derrière les peupliers de la route du Salin puis réapparut au bout de quelques minutes.

— « Allons, viens ! » dit-elle.

Il la suivit, intrigué. C'était curieux. Sa femme avait quelque chose de changé. Mais quoi ? En un éclair le mystère s'éclaircit. Sa femme était certainement plus opulente. Elle qui était quelquefois tourmentée par la faiblesse de ses charmes et la précarité de son buste, apparaissait maintenant transformée. Quand elle passa devant les Allemands ceux-ci comme sous l'effet d'un charme, émirent des sifflements admiratifs.

Lisquet, très fier, passa lui aussi la tête haute. Quant au petit, il allait pouvoir enfin avoir ces fruits dont il avait tant rêvé.

**René GARAGNON**

# Charité et générosité arlésiennes

(Suite et fin)

Les Trinitaires quant à eux avaient une vocation bien spéciale : le rachat des chrétiens captifs des infidèles. C'est en 1203 que leur fondateur saint Jean de Matha, avec l'autorisation de l'archevêque Mgr Michel de Morèse, jeta les fondements de leur monastère arlésien. Dans les premiers temps leur règle était très sévère : ils ne mangeaient jamais de poisson et de la viande uniquement le dimanche, encore fallait-il qu'elle leur eût été donnée en aumône. Malgré cela ils travaillaient sans relâche et sollicitaient inlassablement la générosité de tous pour se procurer les fonds nécessaires au paiement des rançons des prisonniers ou à l'organisation des échanges de prisonniers musulmans contre des prisonniers chrétiens. Parfois même l'un de ces religieux allait jusqu'à prendre la place de l'un d'eux sur les galères barbaresques pour lui permettre de rejoindre son pays et sa famille. Un tableau, posé contre le mur du collatéral nord de la primatiale Saint-Trophime, derrière la chaire, illustre l'œuvre de ces religieux. On y voit un Trinitaire, représenté sous la forme d'un ange vêtu d'un manteau blanc orné de la croix bleu et rouge, délivrant deux esclaves, un noir et un blanc. La nef de l'église des Trinitaires est encore visible, rue de la République, occupée de nos jours par une librairie, et des lambeaux du cloître se dressent dans une cour de l'hôpital.

Nombreux également furent les ordres religieux destinés à secourir les pauvres et ceux que la société rejetait. Les sœurs de la Miséricorde furent installées à Arles en 1636 par Mgr François de Grignan pour « distribuer du bouillon et autres secours aux pauvres honteux ». En 1664 elles s'installèrent dans l'hôtel de Boche et la maison des frères Brun qui se trouvaient dans l'enceinte du Théâtre antique. L'actuelle porte d'entrée nord du théâtre s'appela longtemps « arc de la Miséricorde » parce qu'il donnait accès à la rue desservant ce couvent.

Le 5 juin 1654, Mgr François de Grignan fit venir d'Avignon des religieuses de Notre-Dame du Refuge pour prendre soin d'un établissement chargé d'éduquer et de réinsérer dans la société « les femmes et filles égarées ». À cet effet la commune acheta, dans la rue Saint-Paul (actuellement rue Augustin Tardieu), un lot de maisons pour en faire un couvent, ainsi que l'ancienne église Saint-Paul qui fut alors restaurée.

Marie de Grille d'Estoublon, veuve de Roquemartine, fonda à Arles, en 1720, à proximité de l'actuel collègue Frédéric-Mistral, une maison de la Providence du Cœur de Marie. Cet ordre était destiné à l'éducation des filles de condition honorable mais dont la pauvreté ne permettait pas une instruction digne de leur rang. On leur enseignait à lire, à coudre et à tenir une maison. Si l'on pouvait faire quelques économies sur les pauvres ressources du couvent, cela servait à constituer une petite dot aux pensionnaires. Cette œuvre pouvait recevoir trente filles. Le ménage était assuré par sept veuves indigentes à qui cela procurait un petit revenu.

Récemment encore cette maison était occupée par l'école d'Alembert. Ses derniers vestiges ont totalement disparu avec les bombardements de 1944.

Anne d'Antonelle de Saint-Léger, veuve de Charles de Reillane, était une grande amie de Madame de Roquemartine et s'intéressait beaucoup à l'œuvre de la Providence. Par son testament du 3 juin 1742, elle fonda l'œuvre des Sœurs Noires et leur légua sa maison, située entre la rue Vernon et la rue des Suisses, pour qu'elles s'y installent et 20 000 livres pour qu'elles poursuivent l'œuvre de la Providence qui périclitait depuis la mort de sa fondatrice.

Sous l'ancien régime, l'enseignement était presque exclusivement réservé aux ordres religieux. En premier lieu aux Jésuites qui occupèrent tout d'abord l'hôtel de Boche, puis l'hôtel de Laval-Castellane, actuel Musée Arlaten, acheté à cet effet, par la ville, en 1646, au prix de 3 000 livres. Ils purent s'y installer grâce à la générosité d'un Arlésien, le docteur Vautier, premier médecin de Louis XIII, qui leur fit don de 12 000 livres.

Les Visitandines, rue Giraud, se consacrèrent à l'éducation des jeunes filles, de même les Ursulines qui vinrent à Arles en 1602, à la demande des consuls, pour se dévouer à l'instruction des enfants. Quelques vestiges du couvent de ces dernières peuvent encore se voir dans la rue Faure et sur la place des Ursulines. Ils sont les témoins de la fin du style ogival. Honoré Clair cite : « dans une petite cour un balcon décoré de cœurs allongés et une baie de porte couronnée de médaillons. »

Nous avons aussi les Frères des Écoles Chrétiennes, appelés les bons frères yontains, parce que leur première maison avait été créée à Saint-Yon. Une plaisanterie de corruption de termes les fit appeler par ironie « les bons frères ignorantins ». Ils furent installés par Mgr Jacques de Forbin-Janson dans une habitation située sur la paroisse Saint-Martin, près des Dominicains. Cela ne fut pas sans mal. Le projet de leur installation souleva de grandes discussions. Une partie du conseil municipal suivit monsieur de Lincel qui s'opposait à leur venue car « s'ils enseignaient gratuitement à lire et à écrire, on risquait de voir les paysans envoyer leurs enfants à cette école et ces derniers, instruits et non habitués aux travaux des champs, ne pourraient ou ne voudraient ensuite se livrer aux durs travaux de la terre ». Mais notre archevêque, indigné, refusa son accord à un décret aussi peu charitable et aida largement à leur installation. En 1744 ils déménagèrent pour occuper les anciens locaux du couvent de Sainte Claire, actuellement presbytère de l'église Saint-Julien. Après la Révolution, ils furent rétablis, en 1818, dans l'ancien couvent de la Providence du Cœur de Marie, rue d'Alembert.

Bien que ce ne soit pas des ordres religieux, les confréries de Pénitents peuvent y être assimilées, tout au moins dans le chapitre de la charité. Chose rare dans une ville, Arles avait une congrégation de chacun des quatre ordres de Pénitents, blancs, bleus, noirs et gris. De plus,

toutes les quatre avaient leur propre chapelle. Les quatre ordres s'installèrent dans notre ville au XVI<sup>e</sup> siècle. À l'origine, le devoir primordial des Pénitents était la propagation de la foi et la lutte contre les hérésies. Mais au XVIII<sup>e</sup> siècle leur vocation religieuse tend à régresser au profit de deux nouveaux rôles : funéraire et charitable. Ils assuraient les pompes funèbres de la quasi totalité des Arlésiens décédés. Quant à leur charité, elle s'exerçait à l'égard des malades, des miséreux ou des voyageurs sans ressources. Les Pénitents Noirs avaient de plus accepté une tâche ingrate : visiter les prisonniers et assister les condamnés.

Sans appartenir à aucune institution religieuse, des particuliers eurent de beaux élans de générosité et créèrent, financèrent et organisèrent des œuvres charitables dans notre ville.

Par testament du 12 juillet 1730, un bourgeois arlésien, Antoine Laugier, fonda l'œuvre de la Convalescence, destinée à recevoir, pendant trois jours, les malades sortants de l'hôpital afin de leur permettre de retrouver complètement la santé, de préparer leur retour à domicile ou de chercher du travail. Elle était installée dans la rue de la Rotonde, mitoyenne à l'ouest de l'établissement ayant donné son nom à la rue.

Une autre institution fut, elle aussi, le résultat d'une initiative privée : l'œuvre du Bouillon, créée, afin de racheter ses fautes, par Marie Besson, une usurière convertie, pour accueillir les pauvres femmes sortant de l'hôpital et distribuer du bouillon chaud aux pauvres, aux infirmes et aux vieillards de son quartier de la Roquette. Elle fut placée, en 1739, contre le couvent de la Visitation, dans notre actuelle rue Georges-Blanc.

L'hospice de la Charité était un établissement philanthropique créé en 1641 par un groupe de gentilshommes pour recevoir les pauvres, les vieillards et les infirmes. Sa première pierre fut posée le 8 décembre 1641 et son église consacrée le 12 avril 1661. Il occupait l'emplacement actuel de la Bourse du Travail et de l'école Émile-Loubet.

Une institution mérite quelques précisions parce qu'inspirée à des laïcs par la seule charité, sans but lucratif ou publicitaire, le « Mont de Piété » ou « Prest charitable ».

Les Monts de Piété prirent naissance en Italie. En 1440, un moine, Barnabeo di Terni, prêchant à Pérouse contre l'usure, engagea les bourgeois de la ville à fonder un établissement destiné à prêter de l'argent aux pauvres, sans intérêt, sur simple dépôt d'un gage.

De la même façon, quelques personnes généreuses de la ville d'Arles eurent pitié des familles qui étaient obligées d'emprunter à des usuriers, ce qui entraînait le paiement de gros intérêts et, s'ils ne pouvaient rembourser, la nécessité de vendre leurs biens à vil prix pour éviter la saisie.

Le père François Lagnel, un Oratorien, curé de Notre-Dame la Principale, eut l'idée généreuse, en 1666, de créer à Arles un Mont de Piété. C'était le premier en France. Cette société avait pour but de prêter de l'argent sur gage, avec le seul intérêt nécessaire pour couvrir les frais de gestion. Le père François obtint le concours bénévole de monsieur Louis de Viguier et de monsieur Jacques de Montfort.



Ils commencèrent modestement, prêtant de modiques sommes sur de petits gages sans valeur. Ces derniers étaient si peu importants qu'ils tenaient tous dans une armoire offerte par monsieur de Viguier. Ce meuble était fermé de trois serrures et chacun des trois fondateurs gardait la clef de l'une d'elles.

Les gages étaient faits le plus souvent d'argenterie, de linge ou de fil. Sur l'argenterie on prêtait les trois quarts de la valeur de l'objet, sur le linge ou le fil les deux tiers. Les prêts se faisaient le premier lundi de chaque mois et la vente des objets non retirés à Pâques et à la Saint-Michel.

L'œuvre prospéra peu à peu et, pour s'agrandir, ils s'installèrent dans une pièce cédée par madame de Caseneuve dans sa maison du Plan de la Cour.

On demanda à Mgr François de Grignan, archevêque d'Arles, d'ériger cette institution en confrérie. Cela fut immédiatement accordé et elle fut créée à Saint-Trophime, dans la chapelle des Rois, sous la protection de Notre-Dame du Bon-Secours dont elle prit le nom.

En 1678, ils étaient assez importants pour se voir allouer deux chambres de l'hôpital du Saint-Esprit et, peu après, une troisième pièce fut nécessaire.

Désirant donner des bases solides à cette oeuvre, on sollicita de Mgr de Grignan son intervention auprès du roi pour obtenir des lettres patentes. L'archevêque chargea son neveu et coadjuteur, Mgr Jean-Baptiste de Grignan, de cette mission. Mais il se heurta à Colbert qui n'aimait pas ces œuvres qui « entretenaient les sujets du Roy dans la paresse et l'oisiveté » et qui conseilla à Louis XIV de refuser son accord.

Il fallut une intervention de son successeur sur le siège d'Arles, Mgr de Mailly, pour que le roi revienne sur sa décision et qu'il donne les lettres patentes, le 24 juin 1698. Mais cette faveur ne fut accordée que grâce à l'estime personnelle du roi pour notre archevêque et ce malgré l'opposition des ministres fidèles aux idées de Colbert.

Exactement semblable était le « Mont de Bled », créé en 1699 pour prêter des semences aux agriculteurs ne pouvant en acheter.

Une brochure éditée par Jacques Mesnier en 1772, nous apprend que les producteurs de blé, contraints par le manque d'argent à acheter une semence de mauvaise qualité, produisaient une récolte de peu de valeur, à tel point que les boulangers de Marseille et de Toulon, nos clients habituels, ne voulaient plus acheter le blé d'Arles.

Lorsque l'œuvre eut pris un peu d'ampleur, on demanda également des lettres patentes. Comme celles du Mont de Piété, elles furent refusées. Mais là aussi on obtint plus tard gain de cause et elles furent accordées par Louis XV, en 1770, malgré l'opposition des ministres.

En 1744 leur local était constitué par l'ancienne église Saint-Isidore, au quartier de la Cavalerie. Ils en changèrent le 21 octobre 1770, lorsque la ville leur fit don des anciennes glacières municipales situées à l'ouest de la porte du Marché-Neuf.

Quelques années plus tard, en 1776, Mgr de Grignan créa encore l'œuvre de « l'Avocat des Pauvres », ancêtre de notre assistance judiciaire, pour permettre aux Arlésiens pauvres et incompetents de se défendre devant les tribunaux.

Depuis les premiers temps, toutes les institutions charitables, créés et gérées par des particuliers généreux, des groupes de philanthropes ou des ordres religieux, étaient entièrement indépendantes, administrativement et financièrement. Il n'y avait aucune organisation d'ensemble. De ce fait régnait un certain désordre entraînant gaspillage ou double emploi.

Chacune à leur tour, ces œuvres connaissaient alternativement des périodes de prospérité et de dénuement. Le premier enthousiasme passé, la générosité, sollicitée par ailleurs, déclinait. Les aumônes et donations se faisaient rares, pour réapparaître parfois sous l'impulsion d'une ferveur populaire imprévisible.

Un premier pas, le plus difficile, vers l'unification fut fait au XV<sup>e</sup> siècle, dans le cadre hospitalier. Au registre des conseils de la commune, le 6 mai 1477, un rapport fait état de l'incompétence des administrateurs des hôpitaux et émet le vœu d'une union de tous ces établissements en un seul.

Mais il fallait vaincre bien des hésitations, des préjugés, des résistances, trouver un emplacement et les fonds nécessaires à la construction d'un hôpital assez vaste pour remplacer les multiples établissements existants. Ce n'est que le 10 janvier 1542, que Mgr Jean Ferrier, qui jouissait d'une grande popularité et de l'estime de tous, put donner une ordonnance réunissant tous les établissements de soins et hospices, dont la plupart étaient dans la misère, en un seul qui reçut le nom d'Hôtel-Dieu du Saint-Esprit et qui recevrait l'ensemble des revenus de tous les autres.

Ce fut son successeur, Mgr Silve de Sainte-Croix qui en posa la première pierre le 24 février 1573. Il fut prêt à fonctionner à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et il n'a plus cessé depuis ce jour.

La Révolution acheva l'unification de toutes les œuvres charitables. La Charité, le Bouillon, la Providence, le Refuge, la Convalescence furent supprimées, leurs biens donnés à l'Hôtel-Dieu et leurs fonctions assurées par la municipalité.

La charité prise en charge par l'administration civile fut mieux appliquée, plus sage, mieux utilisée, moins désordonnée et cela compense ce qu'elle perdit en ardeur et en spontanéité. On ne pouvait plus voir ces gestes émouvants, ces initiatives généreuses que l'on peut regretter, quoique peu efficaces. Il n'était plus concevable alors d'assister à ces envois de bourses ou de rouleaux de pièces d'or adressés autrefois, sous le voile de l'anonymat, à un établissement charitable, avec la seule étiquette rituelle « Jesu Christo in pauperibus » « à Jésus Christ par les pauvres ».

**M. MOLINIER**

# Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence

## TITRE - II - DE LA CONQUÊTE ROMAINE AU ROYAUME D'ARLES

Datation	<b>ÉVÈNEMENTS EN ARLES ET EN PROVENCE</b>
<b>V<sup>e</sup> siècle</b>	<p data-bbox="431 311 901 359"><b>Chapitre III. — Le temps des Barbares, le temps des malheurs</b></p> <p data-bbox="375 391 957 566">Cette période qui s'étend sur près de cinq cents ans, fut marquée en Provence par de nombreuses invasions venues tantôt par voie de terre tantôt par mer. Wisigoths, Burgondes, Ostrogoths, Francs, Lombards, Normands et Sarrasins se jetèrent successivement sur notre région qui connut les pires épreuves.</p> <p data-bbox="375 582 957 837">Ces invasions, doublées d'une infiltration barbare permanente, furent toutes la conséquence de l'affaiblissement progressif et irréversible de l'Empire romain d'Occident, dont les forces armées se révélèrent peu à peu incapables d'assurer sur le Rhin, le verrouillage de la Gaule. Plus tard, les invasions venues de la mer coïncidèrent avec la disparition de la flotte byzantine qui assurait la sécurité en Méditerranée alors que Constantinople avait pris le relais de Rome.</p> <p data-bbox="375 853 957 981">Au cours de ce siècle, fondation probable à Arles, de l'église Notre Dame la Majeure (sur l'emplacement du temple de la Bonne Déesse - l'Artémis des Grecs dont l'autel fut découvert en 1758).</p> <p data-bbox="375 989 957 1029">L'actuelle église de la Major fut construite au XII<sup>e</sup> siècle.</p>

**ÉVÈNEMENTS  
EN FRANCE ET EN EUROPE**  
**et événements très importants extérieurs à  
l'Europe**

Monuments  
Arts  
et Littérature

Au cours des cinq siècles à venir, l'Europe va subir une transformation importante dans sa structure politique et sociale. L'effondrement définitif de l'Empire romain d'Occident va consacrer la naissance de nouvelles puissances : les états nés des grandes migrations de populations. Les Francs, les Wisigoths, les Burgondes, les Lombards, les Suèves, les Ostrogoths, les Vandales et les Huns notamment vont se tailler des royaumes.

**La civilisation urbaine des Gallo-Romains disparaît, c'est le passage de l'Antiquité au Haut Moyen Âge.**

Mais parallèlement à ce morcellement de l'Europe, une nouvelle unité se forge. Son fondement est le christianisme, car tous ces barbares sont peu à peu évangélisés (notamment par leurs prisonniers chrétiens).

Rappelons qu'en 253 et 275, un premier flot de Germains et d'Alamans avait pénétré en Gaule.

Au IV<sup>e</sup> siècle, ce sont les Francs qui s'installent aux confins de notre pays. Ils sont évangélisés par des missionnaires venus d'Irlande et d'Écosse.

Le transfert de la préfecture du Prétoire de Trèves à Arles par Théodose signifie l'incapacité de contrôler plus longtemps la frontière du Rhin. Aussi, en 358, l'empereur JULIEN négocie-t-il (en vain) avec les Francs Saliens, leur implantation pacifique dans le Brabant (Belgique).

401 — ALARIC, roi des Wisigoths pénètre en Italie. Il est défait par STILICON à Pollenza. Alaric était déjà maître de l'Illyrie depuis 397 avec l'autorisation de l'empereur d'Orient.

406 — Déferlement sur la Gaule de la Grande invasion, composée de divers peuples barbares dont les Burgondes et les Francs Saliens refoulés eux-mêmes depuis la Pannonie (région du Danube) par les Huns. Les Vandales également poursuivis par ces derniers traversent la Gaule et vont s'établir dans le nord-ouest de la péninsule ibérique.

Les plus beaux sarcophages chrétiens des Alyscamps dont une partie seulement a été conservée au Musée d'art chrétien appartiennent aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles.

Cf l'œuvre magistrale d'Edmond Le Blant :

« Étude sur les sarcophages chrétiens antiques de la Ville d'Arles. » (Paris, Imprimerie nationale, 1878)

On fait remonter à cette époque la composition du manuscrit de Virgile conservé à Rome et de celui de L'Illiade de Milan.

**ÉVÈNEMENTS  
EN ARLES ET EN PROVENCE**

Datation	
407	HEROS - Évêque d'Arles
408 - 411	CONSTANTIN III et son fils CONSTANT tentent de ressusciter un empire des Gaules avec Arles comme capitale. Ils repoussent les Barbares jusqu'en Espagne.
410 - 413	Fondation du célèbre monastère de Lérins par St-Honorat au retour d'un voyage en Grèce, où il avait découvert les règles du monachisme. Fondation de l'abbaye de St Victor à Marseille par St Cassien, ainsi que d'un monastère de femmes qui est à l'origine de l'abbaye de Saint-Sauveur.
411	HONORIUS envoie l'un de ses généraux, CONSTANCE, rétablir l'ordre en Gaule. Ce dernier assiège Arles, s'empare de CONSTANTIN et de son fils qui sont exécutés à Vienne sur l'ordre du gouverneur romain GÉRONTE.
412	L'évêque d'Arles HEROS qui avait soutenu CONSTANTIN III est exilé par le général Constance. Ce dernier sera maître d'Arles pendant dix ans et y exercera l'autorité impériale au nom d'Honorius qui le nomme Auguste.
414	Les Wisigoths conduits par leur roi ATAULPHE envahissent la Narbonnaise. Ils assiègent en vain Arles et Marseille. Ils sont chassés par Constance.

**ÉVÈNEMENTS  
EN FRANCE ET EN EUROPE  
et événements très importants extérieurs à l'Europe**

Monuments  
Arts  
et Littérature

Le patrice Stilicon, César d'Occident, régent du jeune empereur HONORIUS (fils de Théodose) a dégarni la frontière du Rhin pour faire face aux hordes du Wisigoth ALARIC et de l'Ostrogoth RADAGAISE qui s'est jeté sur l'Italie en 405. Il les anéantit à Fiesole près de Florence.

407 — La Bretagne (Angleterre) est désormais complètement isolée de l'Empire romain.

408 — Mort de STILICON — Un chef militaire, CONSTANTIN est proclamé empereur, sous le nom de CONSTANTIN III par ses légions rappelées de Bretagne. Il sera tué en 411.

ALARIC pénètre de nouveau en Italie et ne se retire que moyennant une importante indemnité.

410 — ALARIC s'empare de Rome, la pille pendant trois jours et meurt peu après.

HONORIUS, réfugié à Ravenne reprend alors son rôle d'empereur. Il s'allie aux Wisigoths et les fixe à la mort de leur roi – Alaric – dans la région de Bordeaux.

412 - Construction du baptistère d'Aix-en-Provence.

414 — ATAULPHE, successeur d'ALARIC épouse PLACIDIE, demi-sœur d'Honorius, emmenée en captivité par ALARIC au siège de Rome. Ataulphe et son peuple, pourchassés par CONSTANCE, se retirent à Toulouse puis en Espagne où il est assassiné à Barcelone en 415.

415 — VALLIA, successeur d'Ataulphe conclut un traité avec Constance et libère Placidie.

**Naissance du royaume wisigoth de Toulouse qui est reconnu par Honorius.**

Datation	<b>ÉVÈNEMENTS EN ARLES ET EN PROVENCE</b>
416	PATROCLE qui a remplacé HEROS sur le siège épiscopal d'Arles se fait reconnaître comme premier prélat des Gaules par le Pape ZOZIME.
417	<b>L'Église d'Arles est élevée par ce pontif au rang de Primature des Gaules. À ce titre, l'archevêque d'Arles recevait les pouvoirs de métropolitain dans les trois provinces de Viennoise, de Narbonnaise première et Narbonnaise seconde. Le généralissime Constance épouse Placidie, sœur de l'empereur qu'il a enlevée à Ataulphe.</b>
418	L'archevêque PATROCLE, usant de son pouvoir, dépose l'évêque de Marseille PROCULUS, et s'arroge le gouvernement de ce diocèse.
419	Le nouveau pape BONIFACE, enlève à PATROCLE une partie de ses privilèges et soustrait à sa juridiction la Narbonnaise première.
	<p><b>L'EMPEREUR HONORIUS S'INSTALLE À ARLES AVEC SA COUR.</b></p> <p>Conformément à l'édit d'Honorius publié à Arles le 23 mai 418, se tient dans notre ville du 13 août au 13 septembre l'assemblée des sept provinces. (La Viennoise, la Lyonnaise, les Alpes maritimes, les deux Narbonnaises, la Novempopulanie et l'Aquitaine) dont la réunion est prévue chaque année à la même époque.</p> <p>Elle est composée des hauts fonctionnaires impériaux en poste dans ces provinces ainsi que des officiers municipaux, des notables et des députés des propriétaires fonciers. Elle est présidée par le préfet du prétoire des Gaules.</p> <p>Elle a pour objet la discussion des questions relatives aux intérêts de l'État et des particuliers. Des amendes sont prévues pour ses membres défaillants.</p> <p>Enfin Honorius justifie le choix de la ville d'Arles comme lieu de cette rencontre annuelle en faisant l'éloge de notre cité en raison de sa situation géographique et de son rôle dans l'économie de la Gaule et de l'empire.</p>
421	Cette assemblée selon SIDOINE APPOLINAIRE, évêque de Clermont, envoie AVITUS, préfet du prétoire, auprès de l'empereur HONORIUS pour obtenir une réduction du montant des impôts versés par la ville d'Arles.

**ÉVÈNEMENTS  
EN FRANCE ET EN EUROPE**  
et événements très importants extérieurs à l'Europe

Monuments  
Arts  
et Littérature

---

418 — HONORIUS se rend à Rome d'où il envoie à AGRICOLA, préfet du prétoire des Gaules à Arles, le fameux édit sur l'assemblée des sept provinces de la Gaule.

---



421 — Mort de CONSTANCE dont le fils sera le futur empereur VALENTINIEN III.

On fait remonter à cette époque la rédaction d'un des Apocryphes concernant la Sainte-Vierge le « Transitus Mariae ». Une version célèbre en arabe fut ensuite traduite en latin puis en grec. Cette dernière est attribuée à saint Meliton.



**ÉVÈNEMENTS  
EN ARLES ET EN PROVENCE**

Datation

423

Le préfet du prétoire EXPURENCE s'oppose au commandement en chef des troupes, le Magister Militum qui le fait assassiner.

425

THÉODORIC, roi des Wisigoths, profitant du désordre qui règne à Arles, franchit le Rhône et vient assiéger la ville. Il est repoussé par les troupes d'AETIUS, envoyées de Rome pour lutter contre les barbares.

426

PATROCLE, évêque d'Arles aurait été assassiné par FÉLIX, chef de la cavalerie, indigné par la conduite de ce prélat.  
Il est remplacé par HONORAT, abbé de Lérins, dont l'épiscopat dura trois ans qu'il passa à ranimer la foi des Arlésiens.  
Il fut inhumé aux Alyscamps dans la chapelle qui devait porter plus tard, son propre nom.  
Il désigna HILARIE comme son successeur.

429

ST HILAIRE écrivit « la vie de St Honorat ». Il fit placer des sièges dans son église, alors qu'auparavant les fidèles écoutaient les sermons debout. Il a laissé le souvenir d'un excellent prédicateur et un grand ami des pauvres, auxquels il donna ses biens.  
Il sut faire triompher son droit de métropolitain, contesté par les évêques de Vienne et de Narbonne ; mais il entra en conflit avec le pape St Léon au sujet de la déposition de l'évêque de Besançon, Chélidoine, (qui avait épousé une veuve et rendu des sentences de mort).  
Il écrivit de nombreux ouvrages et fonda une école où fleurissaient les lettres et les arts. Il fit commencer la construction d'une première basilique dédiée à St Étienne sur l'emplacement actuel de la primatiale Saint-Trophime.

**ÉVÈNEMENTS  
EN FRANCE ET EN EUROPE  
et événements très importants extérieurs à  
l'Europe**

Monuments  
Arts  
et Littérature

423 — Mort d'HONORIUS sans héritier direct.

Le Sénat romain nomme empereur un fonctionnaire civil de la cour d'Honorius, JEAN. THÉODOSE II, neveu d'Honorius et empereur de Constantinople, s'oppose à cette nomination et confère à PLACIDIE, fille d'Honorius, le titre d'Augusta et nomme son fils VALENTINIEN, Auguste d'Occident.

425 — JEAN est vaincu et VALENTINIEN devient empereur d'Occident.

428 — Lutte entre l'armée impériale et les Vandales du roi GUNDÉRIC en Espagne. Mort de GUNDÉRIC auquel succède GENSÉRIC. Les Vandales passent en Afrique du Nord et s'installent en Tunisie.

429 — En Bretagne, les Picts, les Scots et les Saxons attaquent les territoires romains.

429 — Saint Germain, évêque d'Auxerre, se rend en Grande-Bretagne pour aider les chrétiens à lutter contre le pélagisme.

425 - Construction à Ravenne de la fameuse basilique St Jean et du mausolée de Placidie qui contiennent les plus anciennes et célèbres mosaïques (notamment les symboles des quatre évangélistes de la coupole).

429-438 - Publication du « Codex Theodosianus », premier grand ouvrage de droit romain qui rassemble les décrets de tout l'empire depuis l'année 312.

429 - Saint Siméon le stylite formule sa stricte ascèse qui aura une grande influence sur la vie monastique en Orient.

**Erratum.** Dans le bulletin n° 10 page 31 :  
— 394. Les Jeux Olympiques sont célébrés pour la **deuxième fois**. Lire : pour la **dernière fois**.

**M. BAILLY (à suivre).**

# Sommaire des bulletins de l'année 1973

	Nos	Pages
— Éditoriaux	8 à 11	1
— Compte rendu de l'assemblée générale 1973	8	3
— Contes du Pays d'Arles :		
Les champignons de Marie Espagnol	8	6
Les pieds de Monsieur Bouscarle	10	16
Les oranges du petit	11	9
— Lorsque Arles était port de mer	8	13
— Les châteaux du Pays d'Arles - L'Armeillère	9	2
— Petites notes sur nos grandes familles	10	3
— Petites notes sur nos grandes familles	11	5
— Les vraies couleurs de la Provence	9	11
— Les A.V.A. et la municipalité	9	9
— Souvenirs du temps passé :		
Un musicien arlésien peu connu : J. Clavis	9	15
Histoire carnavalanque	8	8
Un modèle de culture gréco-latine : Favorinus	11	3
— Restauration de la chapelle l'Agenouillade	9	7
— Restauration de l'église Saint-Blaise	11	2
— Charité et générosité arlésiennes	10	7
— Charité et générosité arlésiennes	11	11
— Silhouettes arlésiennes : La Camargo	10	12
— Les jeunes à l'honneur- Arles sous Louis XVI	10	18
— Poésie :		
Arles (aux touristes)	8	24
Arles	9	24
Le Poème d'Ausone	10	2
— Les grandes pages de l'histoire d'Arles		
Titre II - de la conquête romaine au royaume d'Arles		
Chapitre II - Le temps du Christianisme et la fin de l'ordre romain		
III <sup>e</sup> siècle	8	18
IV <sup>e</sup> siècle	9	18
IV <sup>e</sup> siècle (fin)	10	24
Chapitre III .Le temps des Barbares, le temps des malheurs V <sup>e</sup> siècle	11	16

**COMITÉ DE PARRAINAGE :**

Président d'honneur M<sup>e</sup> Pierre FASSIN

Parrains :

MM. André CHAMSON - Maurice DRUON - Pierre EMMANUEL

Mesdames Marie MAURON - Irène FOUASSIER

MM. Yvan AUDOUARD Henri BOSCO - Jean-Paul CLEBERT

Yvan CHRIST - Louis FERAUD - Charles GALTIER - J.M. MAGNAN

Pierre DOUTRELEAU - Maurice PEZET Michael PATOUT

Henri-Paul EYDOUX - Madame Alice CLUCHIER

---

**BUREAU :**

Président : M. Jean LANDRIOT

Vice-présidents : M. Maurice BAILLY

M. Roger CORNILLON

Secrétaire générale : Madame NERI

Trésorier : M. François POTTIER

Archiviste : M. René GARAGON

---

BULLETIN : Équipe de rédaction : MM. GARAGON, VAILHEN et BAILLY

Secrétaire : Mme NERI

Section Jeunes : M. BOIRON

---

**DEMANDE D'ADHÉSION**

NOM et prénom .....

Adresse .....

Profession .....

**ABONNEMENT ANNUEL AU BULLETIN : 10 F.**

Droit d'entrée :

Membre actif : 10 F.

Fondateur : 50 F.



Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 1973 — Imp. l'Homme de Bronze - Arles

**Directeur de la publication : M. Landriot**